

Lou Can

Revue Littéraire et Artistique Niçoise



Chroniques
Artistiques
Niçoises

N°1

Revue Lou Can

Premier
numéro



C h r o n i q u e s

A r t i s t i q u e s

N i ç o i s e s



*Ci-dessus, montagne dite de la Tête de Chien à la Turbie,
vue depuis la rade de Villefranche-sur-Mer*

*Lou Can en niçois, c'est «le chien»,
c'est aussi Loup Can, Loup-Chien,
comme cet entre-deux nocturne
que l'expression a célébré.*

*Testa di Can, c'est un lieu, une
montagne, un point haut du lit-
toral, qui se partage entre La
Turbie et Cap d'Ail et d'où l'on
peut voir toute la Côte d'Azur,
de l'Italie au Var. Incorrectement
traduit il y a des siècles par «Tête
de Chien» en lieu et place de
«Tête de Camp (militaire)», on
peut encore croiser aujourd'hui
des touristes qui cherchent vai-
nement dans le relief calcaire du
lieu un profil canin.*

*Dans notre projet, CAN prendra
la valeur de **Chroniques Artisti-
ques Niçoises ...***

Sommaire



Lou Can vu par Chamane

Oeuvre intitulée «Bull by Chamane», 2011

Pour en savoir plus sur l'artiste reportez-vous à la page 60

La photographie se trouvant en page 8 est de Roxane Petitier

«Aube étrange», Cap Martin, 2011.

I. Présentation de la revue	Page 09
II. Olympe, une photographie de Gabriel Martinez .	Page 10
III. L'Aube, thème de ce numéro	Page 11
IV. Un dessin de René Clairicia dit Aazclairicia	Page 13
V. «Maison closed» par Virginie Broquet	Page 14
VI. L'Art dans le Nuage par Patrick Moya	Page 17
VII. Récit d'une performance par Virginie Broquet	Page 21
VIII. Le syndrome des fées par Antoine Graff	Page 25
IX. A l'aube de l'Humanité par Roxane Petitier	Page 31
X. Les 400 Coups de Jérémy Taburchi	Page 35
XI. Une nouvelle par Annabelle Ruchat	Page 39
XII. Monique Thibaudin, plasticienne	Page 47
XIII. Réflexion sur l'art par Jean-Pierre Friedman	Page 49
XIV. Un poème par Armelle	Page 53
XV. Une nouvelle par Gérard Bertrand Kamdom	Page 55
XVI. Chamane, Tropicque du Nissart	Page 61
XVII. Les Antibioographies, un livre surréaliste	Page 62
XVIII. Remerciements	Page 65



Revue littéraire et artistique niçoise Lou Can

Présentation du projet de Revue

Le groupe Testa di Can fait se rencontrer des intellectuels, des artistes et des quidam, qui mettent tout leur coeur et leur envie à partager leur connaissance, ou leur science, au travers de cette revue littéraire.

Cette dernière, que nous avons nommé Lou Can, Can pour *Chroniques Artistiques Niçoises*, est soutenue par le principe de Plaisir. Plaisir que ses chroniqueurs et participants mettent au service de la Liberté de ton et de pensée.

Cette revue est le support matériel des réflexions de leurs auteurs, qui à l'instar des réseaux sociaux (et virtuels) modernes, ont l'envie de partager leurs goûts avec les autres.

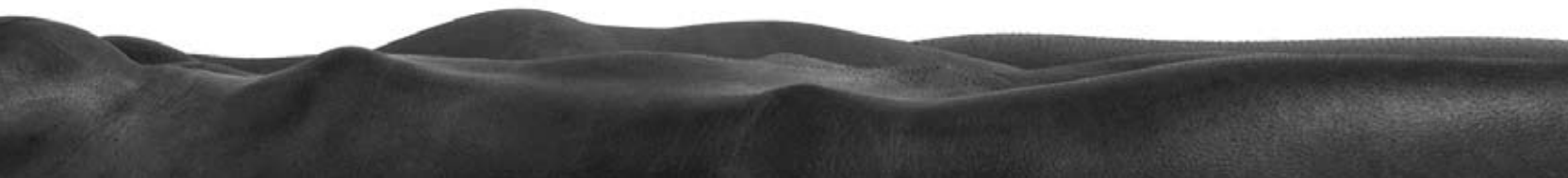
C'est dans l'échange que naît le progrès. C'est dans la curiosité envers l'Autre que se trouve la modernité. Nous tentons ici de mettre en pratique ce manifeste, à l'*Aube* (thème de ce numéro) de futurs incertains.

Jérémy Taburchi
Fondateur de la revue

*“Olympe”
1,50 x 0,35 m
Gabriel Martinez*

*« Nul ne peut atteindre l'aube
sans passer par le chemin de la
nuit »*

Khalil Gibran



Un dessin au fusain de l'artiste Aazclairicia

L'Aube s'embrase



Artiste né à Antibes.

Dans sa recherche des flux d'énergie que peut dégager toute matière inerte, le Plasticien Aazclairicia utilise l'ensemble des supports artistiques : peinture, sculpture, dessin, photographie, vidéo.

La pluridisciplinarité et l'expérimentation dans le processus de création dotent l'artiste d'une grande sensibilité envers la matière et créent un style hautement singulier. Aazclairicia ne systématise pas sa création et prend la liberté de ne pas se répéter. « Point de manière » ! Ne pas entrer dans un confort créatif est son crédo. « L'Art doit être là où l'on s'y attend le moins » se plaît-il à dire.

Son Actualité :

Chic Art Fair 2011, St'Art Strasbourg 2011, Art O'Clock 2012.

A droite, «L'aube s'embrase», dessin au fusain, 95 cm x 165 cm, 2011



«Maison closed» par Virginie Broquet

patrick
moya

l'art dans le nuage



L'art dans le nuage
Patrick Moya

À l'heure où émerge le cloud computing, un artiste qui vit depuis longtemps dans le nuage informatique, s'interroge sur l'avenir de l'art.

Cet essai en format de poche, signé Patrick Moya (son premier ouvrage en tant qu'auteur) est une réflexion sur l'avenir de l'art, de l'artiste, de sa relation avec le monde réel et le monde virtuel. En 25 chapitres, courts, mais très denses, l'auteur nous dévoile ses réflexions et se pose (nous pose) des questions essentielles à l'heure où le "réseau" occupe une place de plus en plus importante dans notre vie quotidienne, où l'usage du "nuage informatique" se développe... Des "bonus" sous forme d'interviews, une biographie de MOYA et une bibliographie complète viennent clôturer l'essai.

"L'art dans le nuage, c'est un art évaporé et insaisissable, qui forme l'image de la créature par l'agglomération de millions de gouttelettes reflétant dans chacune d'entre elles l'image du tout, tel un hologramme. Plus prosaïquement, l'art dans le nuage,

c'est un art qui n'appartient plus matériellement à l'artiste. Il n'est plus dans son atelier ni même dans son ordinateur, mais dans des serveurs, quelque part, sans qu'on puisse jamais savoir où, car au fil des sauvegardes et des transferts, le lieu de stockage n'est jamais certain..." (extrait)

L'auteur

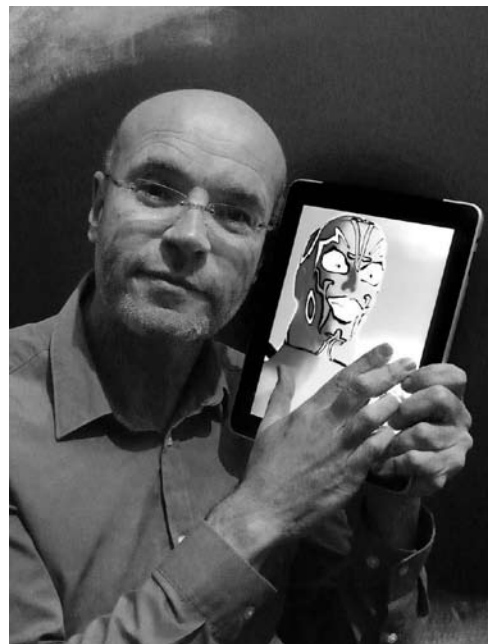
Né en 1955 à Troyes de parents d'origine espagnole, Patrick MOYA a fait ses études à la Villa Arson de Nice avant de poser nu comme modèle aux Beaux-Arts durant dix ans dans le but de «devenir la créature à la place du créateur».

Refusant de se limiter, Moya veut être partout, toucher à tout : dès 1985, il utilise un ordinateur Thomson MO5 pour écrire son nom, et bientôt, réalise des images puis des films en 3D, dans lesquels il réinvente son univers. Dès février 2007, il s'installe dans Second Life (SL) : sur l'île virtuelle qu'il possède dans ce web en 3D, le créateur est enfin devenu une créature qui vit dans son oeuvre. Aujourd'hui il participe à la Renaissance virtuelle : c'est du moins le titre de la première grande exposition des artistes de SL, qui eut lieu en 2009 dans le musée d'anthropologie de la ville de Florence, où une salle entière était consacrée, déjà, à la Civilisation Moya. En 2011, une nouvelle Civilisation Moya voit le jour sur les murs du centre d'art La Malmaison de Cannes : une fresque-installation de 90 mètres de long par 4 mètres de haut qui raconte son aventure artistique. Cette exposition, reproduite à l'identique dans Second Life, permettait au visiteur de rencontrer

l'avatar de l'artiste et de parcourir en sa compagnie son univers virtuel. Et aujourd'hui, l'aventure continue dans le réel comme dans le métavers...

7,50 euros / Format 11x17 cm / 80 pages
ISBN N°978-2-917790-37-3

Baie des Angés éditions
(Publi-rédactionnel)



Récit d'une performance par Virginie Broquet
«Cai Guo-Qiang à Nice»

Scène croquée sur le vif aux anciens abattoirs de Nice. Moments magiques de l'artiste chinois Cai Guo-Qiang croquant de son côté l'ombre portée d'une modèle qui posait entourée de ses disciples chinois et niçois !

Belle performance qui terminera par une explosion d'où tout le monde s'échappera en courant et en toussant...

Big bang, cough cough au 109 !

Virginie Broquet est une illustratrice née en 1968. Diplômée des Arts Décoratifs de Strasbourg, installée à Nice, elle dessine et peint le monde dans un style qui n'appartient qu'à elle. De l'Afrique à l'Asie, de Brasilia à Shangai, Virginie décrit les humains dans leur quotidien, leurs bonheurs ou leurs malheurs. L'artiste travaille pour les plus grandes sociétés d'édition françaises, pour la presse ainsi que dans le domaine de la bande-dessinée : elle est d'ailleurs prix Alph-Art du festival de la bande dessinée d'Angoulême. Elle est aussi l'auteur de onze chars pour la Carnaval de Nice.



Page de gauche : un dessin réalisé par Virginie Broquet lors de la performance de Cai Guo-Qiang lors de sa visite à Nice

«Je suis né à Paris en 1937 mais parlais allemand au Kindergarten (jardin d'enfant) quand mon père nous avait mis à l'abri du besoin chez mon grand-père dans une Alsace occupée par les Allemands. A la libération mes parents ont cru bien faire et m'ont mis dans une pension en Suisse où j'étais censé rattraper le temps et mes études perdues.



Toutes ces tribulations ont modifié mon caractère que j'avais docile et rendu mon comportement fragile et inconséquent au point de croire que j'étais artiste. A 17 ans j'ai été reçu aux Beaux-Arts de Paris où j'ai intégré l'atelier de Brianchon. J'ai vite compris que l'enseignement dispensé dans cette mémorable institution n'était qu'une fumisterie et faute de mieux, je me suis mis à fréquenter les

académies, André Lhote rue Odessa, Jean Aujame, Ossip Zadkine à la Grande Chaumière. A 26 ans j'ai abandonné la peinture, précisément à cause des qualités de cet Art qui me semblaient incontournables, contraignantes et castratrices. Après en avoir décousu avec la vie sous toutes ses formes, je suis convaincu que la vie est le seul enseignement possible et qu'être artiste se résume à une manière de vivre.

En 1992 j'ai découvert le papier froissé et fait mienne cette forme d'expression qui est aussi spontanée, aussi aléatoire et aussi surprenante que la vie elle-même.»

Antoine Graff

Photo ci-dessus : «Monade 150», format 50x48cm, 2007.

Antoine Graff

«Le syndrome des fées»

Le syndrome

« Qui veut être Rimbaud doit mourir jeune ou se taire pour toujours. »

(adage)

Mon histoire commence mal !

Moi aussi...

j'ai rêvé, d'être Rimbaud...

je ne suis pas mort jeune...

et je n'ai pas eu envie de me taire...

Dans ma jeunesse, je n'étais pas investi d'un sujet de réflexion, d'un merveilleux joujou de l'esprit comme en possèdent prématurément les enfants prodiges qui sont choyés par le sort. Tout comme l'enfant pauvre dans « Le joujou du pauvre » de Baudelaire, il ne me restait qu'à tirer mon joujou de la vie elle-même. Mais la vie dans son aspect spéculatif est avare d'éléments résultants, il faut le hasard pour amorcez les idées.

Un matin, au petit-déjeuner, alors que j'étais profondément déprimé et que l'idée de me supprimer

germait petit à petit en moi, je fus brusquement interrompu dans mes sombres pensées par la vision du papier que je venais de défaire du beurre. Il déployait comme par enchantement une myriade de plis dont l'exubérance, attisée par le hasard, prenait son essor dans ma chambre et me raccommoait avec la vie.

Je venais de surprendre les bribes d'un vocabulaire possible et il n'appartenait qu'à moi de l'explorer et d'en inventer la syntaxe.

J'ai pris le chemin de mon atelier et me suis mis au travail avec la détermination d'un navigateur solitaire qui s'apprête à traverser l'océan Pacifique à la rame.

Maintenant, le pli est devenu mon propre joujou, que j'agace, que j'agite et que je secoue, pour exciter l'avidité des autres.

Le cadre

Si vous avez l'esprit pratique, un simple « sous-verre » fait l'affaire, mais si vous êtes angélique, prenez un « cadre pneumatique », il maintient les œuvres par-dessus la ligne de flottaison des murs. Si vous êtes émotif, un « cadre prophylactique » s'avère indispensable. Le cadre est une prothèse. Son rôle et sa signification pèsent plus lourd que ses ornements. Il est le prolongement d'un état d'esprit.

Moi-même, j'ai longtemps espéré être encadré pour m'intégrer dans un système social convenable avant de comprendre que mon insouciance et les entraves de ma jeunesse avaient conditionné mon existence et rendu impossible toute insertion dans un cadre.

La couleur

Aux perceptions de la matière qui ont pour origine des réactions physiologiques, se sont associées les perceptions de la couleur qui sont des réactions psychologiques.

L'effet multicolore est évolutif.

La démocratie des couleurs exerce sa souveraineté dans la nature. Ce n'est pas le cas dans l'Art où le choix des couleurs s'effectue de façon arbitraire.

Les couleurs parachèvent la représentation des images. Elles sont révélatrices de la mode et de la singularité initiatique qui est propre à l'artiste : le cannibalisme forcené de Picasso, la ferveur sublime de Van Gogh, l'innocence poétique du douanier Rousseau...

Aujourd'hui, les artifices des médias favorisent la provocation et la flagornerie. La société matérialiste qui redoute le pessimisme devient crédule. Elle assimile l'Art à des pôles d'intérêts indexés sur des valeurs médiatiques liées aux accélérations des progrès économiques et technologiques. Dans ces conditions, avec la surenchère de l'Art et le développement exponentiel de la vidéocommunication, il faut craindre pour Dionysos.

L'effet unicolore est adaptatif.

La couleur, affranchie de toute interférence chromatique est immaculée. Piégée dans sa singularité et totalement dénudée, l'œil peut s'en repaître jusqu'à

l'exaltation. Le sens lexical du pigment pur se révèle en dépit de toute construction grammaticale.

Dans les mégalofoles qui font tâche d'huile dans le monde, la disposition de l'esprit à accepter les procurations les plus triviales est latente. L'inclination à trahir la raison pour écouter son cœur s'effrite alors que persistent pourtant les quêtes métaphysiques.

L'« arrêt sur couleur » ne dispense pas de message. Son immobilité chromatique n'oppose nulle autre réplique à la providence que celle d'une disponibilité propre à la liberté de chacun.

Le pli

Il suffit à l'œil de relever les contrastes entre les massifs d'ombre et les foyers de lumière pour décrypter les particularités physiques d'un objet. Mais si la planéité de la matière est immaculée et dépourvue de texture, il faut en palper la surface pour s'assurer de sa véritable nature.

La perception du relief fait appel à des notions physiques, alors que la perception de la couleur participe d'une conception métaphysique.

La couleur se regarde. Les plis se voient.

Le pli est un modèle paradigmatique destiné à instruire nos facultés visuelles sur la nature des choses. Ce sont les formations et les déformations d'un nombre incalculable de plis qui nous permettent de matérialiser n'importe quel objet abordé par la lumière. Le champ visuel est sans arrêt animé par les plis. Ils sont chatoyants, abrupts, discontinus, vivants. Et tout comme la vie, ils développent une progression à l'apogée de laquelle, ils battent en retraite.

Quand je me suis mis à faire des plis, je me suis rendu compte que je pouvais en récupérer un nombre considérable, à condition de froisser le papier car en le pliant, je n'obtenais qu'une pliure et le pliage est une besogne répétitive qui demande une attention fastidieuse. On écrase le dos d'une feuille repliée pour obtenir un pli rectiligne, monotone, et, comble de l'absurdité, parfaitement identique au précédent. Ceci m'a conforté dans l'idée que le travail systématique est stérile.

Aujourd'hui, quand je froisse le papier je me recommande du hasard et j'éprouve une véritable jouissance à pétrir une matière sensible et capricieuse. Je fais en sorte de communiquer à la feuille une force, un dynamisme qui créent des tensions, des résistances, des abandons. Le papier se cabre et ne capitule que sous la forme d'un magma inanimé que j'évalue méticuleusement avant de l'ouvrir et de le défroisser doucement par crainte de le détériorer. Je découvre avec anxiété l'œuvre du hasard, les amorces des pliures avortées, les stigmates des déchirures et le nombre incroyable de plis. Je dispose ce prodige selon une dimension qui me semble adaptée à son destin - entre les deux extrémités possibles de son évolution et de son involution - dans une zone où persiste l'imminence.

Pli : ensemble des cartes jouées à chaque coup et ramassées par le gagnant. (Dict. Larousse)

Antoine Graff



Roxane Petitier est photographe professionnelle, artiste et performeuse. D'origine parisienne, elle s'installe à Nice en 2006. Intéressée par les phénomènes sociaux depuis toujours, elle s'adonne aussi sans retenue à diverses expérimentations artistiques dont le thème est le corps. Au travers de performances scéniques dansées, photographiées et filmées, Roxane Petitier envoûte son assistance. Sa série des Mouvements Anthropomorphiques a été présentée pour la première fois au Musée niçois de Terra Amata.

Photo ci-dessus : «Crâne de gorille / humaine d'aujourd'hui»

Page suivante : «Molaire d'éléphant antique / humaine d'aujourd'hui». Tirages photographiques barytés sur dibond 2010.

Roxane Petitier à l'Aube de l'Humanité

Mouvements anthropomorphiques

Série de 12 diptyques issus d'une réflexion sur la corporéité de l'objet. S'inspirant de la collection d'objets préhistoriques du Musée de paléontologie humaine de Terra Amata, la série propose un dialogue entre objets d'hier et corps d'aujourd'hui dans un face-à-face inattendu. L'objet, si inanimé qu'il soit, par sa fonction réelle ou supposée, son identité formelle et esthétique, sa mémoire intrinsèque du corps, possède toutes sortes de mouvements... anthropomorphiques, révélant les multiples façons d'appréhender et d'imaginer l'évolution de l'humanité. Conçue comme une expérience ethno-sensible pour les modèles photographiés, le projet piste l'empreinte du mouvement, le prolonge, en détourne le sens, mêlant imaginaire et pureté formelle dans cette rencontre entre matière vivante et inanimée.

Roxane Petitier





Jérémy Taburchi est artiste plasticien et écrivain. Né à Nice en 1974, il explore les différentes facettes de la création au travers de supports et matériaux divers. Tantôt dessinateur du Chat Rose, tantôt sculpteur, c'est toujours dans le territoire azuréen, et dans sa culture, dans sa beauté et sa légèreté, qu'il puise son inspiration.

Ci-dessus : « Coups de Téléphone » par Jérémie Taburchi, résine polyuréthane peinte, dans un coffrage en bois, 2011.

Une performance à Nice

Les 400 Coups

L'idée de cette performance est survenue suite à l'hasardeux produit d'une coulée de résine polyuréthane sur de la plastiline dans laquelle j'avais donné des coups de marteau pour l'aplanir. Le négatif de cette empreinte témoignait de la mémoire d'une action : celle des coups portés par ma main à l'aide de l'outil.

J'ai eu le désir d'en faire une série. Le fil conducteur allait en être les expressions langagières contenant le mot « Coup » : Coup de poing, Coup de téléphone, Coup de folie, Coup de mer, etc... 12 oeuvres en ont émergé, qui ont été proposées au public le 17 décembre 2011 à la Galerie Ferrero.

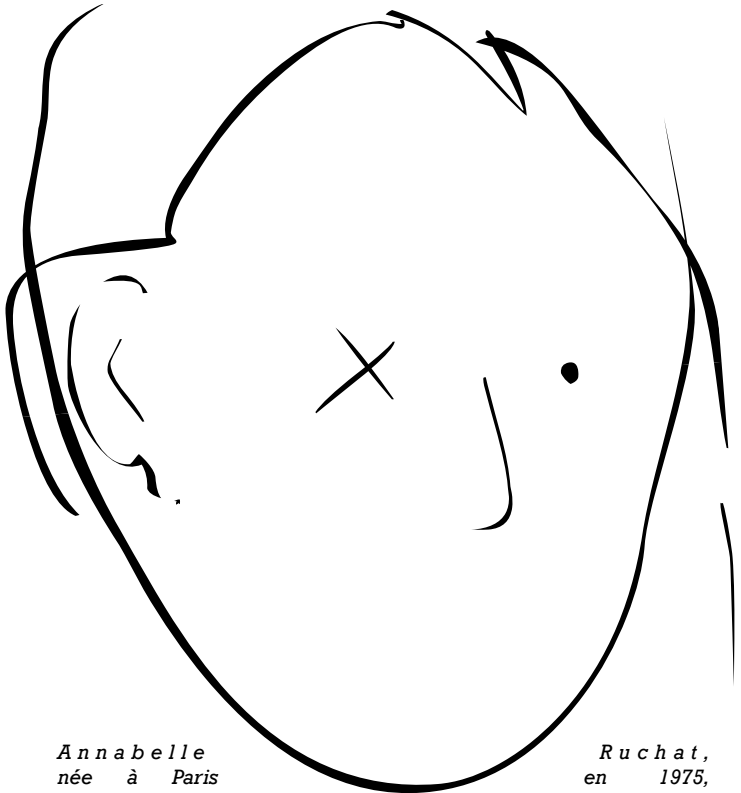
La performance qui accompagnait ce vernissage prit la forme d'un jeu : il s'agissait pour le public qui assistait à l'évènement de retrouver le nom des oeuvres et de les noter sur un bulletin.

Le gagnant, désigné par le sort, remportait une oeuvre...

Jérémy Taburchi



*« La Vestale dévoile les Coups » photographie par Roxane Petitier
d'un moment de la performance de Jérémy Taburchi à la Galerie
Ferrero, avec Eve Carton dans le rôle de la Vestale.*



*Annabelle
née à Paris
est journaliste.*

Nice en 2010, elle y a

Le Bonbon. Novelliste et romancière, l'écrivain met en lumière le jeu subtil des rapports de force des individus vis-à-vis d'eux-même, que leur imposent leur relation aux autres. A la valse des sentiments, se mêle un humour tendre, contribuant à donner aux écrits d'Annabelle Ruchat une atmosphère qui leur est propre.

*Ruchat,
en 1975,
Installée à*

lancé le magazine

«Originaire du Tessin, amoureuse du Cotentin et des essais d'étourneaux dans le ciel niçois, un peu funambule, plus trop noctambule, je recherche une vieille cocotte en fonte pour préparer des daubes de bœuf (faire proposition par email)».

Une nouvelle par Annabelle Ruchat

« Monsieur Coutard »

Monsieur Coutard arriva à son bureau, enleva sa veste, l'épousseta de haut en bas, en retira du bout des doigts quelques cheveux, et déposa trois sandwiches à côté de ses six téléphones.

Il était roux, et rougissait très facilement. Parfois, quand il riait trop fort, il était pris d'une quinte de toux qui confinait à la crise d'asthme. Souvent, il revenait des toilettes les yeux gonflés, ce que remarquaient ses quatre assistantes, et il partait alors s'acheter quelques sandwiches. Il demandait toujours les mêmes, payait très vite, et recomptait soigneusement sa monnaie. Sur le chemin du retour, il maugréait contre la distraction mathématique de la vendeuse. Pourtant, de retour à son bureau, il paraissait beaucoup plus détendu, ce que remarquaient ses quatre assistantes, qui se lançaient entre elles des

clins d'œil. Mais bien souvent, Monsieur Coutard s'apercevait qu'en plus de s'être trompée dans le décompte de sa monnaie, et donc de lui avoir fait perdre du temps, la boulangère lui avait vendu un sandwich au thon au lieu d'un sandwich au poulet.

Il commençait alors à proférer des insultes, parce qu'il était allergique au poisson. Il pestait pendant dix bonnes minutes, cramoisi d'indignation, en éructant les grossièretés les plus crues, et, un jour, il le fit au moment où passait le directeur. Rarement Monsieur Coutard - qui travaillait de sept heures du matin à minuit au moins - se permettait une quelconque plainte, mais ses injures à l'endroit d'une boulangère déplurent au directeur.

Celui-ci ne savait pas que Monsieur Coutard était allergique au thon, et ignorait que sa société aurait pu avoir à dédommager un accident du travail au mieux, ou assister au procès d'une boulangère pour homicide involontaire au pire. Le directeur avait regardé Monsieur Coutard de haut. Non qu'il fût bien grand, mais que Monsieur Coutard était assez petit. Il atteignait à peine le mètre soixante-dix, et malgré ses cinq ou six sandwiches par jour, n'arrivait pas à grossir.

Monsieur Coutard dirigeait un standard de vente par téléphone, et c'est lui-même qui s'occupait des horaires de ses quatre standardistes, qu'elles modifiaient très souvent parce que Monsieur Coutard était toujours d'accord pour les arranger. Chacune d'entre elles ayant soit un petit ami, soit des cours, soit une incapacité à se lever le matin, cela faisait jongler Monsieur Coutard avec des plannings constamment mobiles. Il y perdait environ une heure par jour, soit cinq heures par semaine, donc vingt heures par mois,

mais lui-même n'allait plus jamais au cinéma, ni au restaurant, ni ne partait en vacances. Son compte en banque s'en trouvait d'ailleurs fortement grossi, lui. De toutes façons, il préférait de loin rester le plus longtemps possible « dans sa maison », la Société Telco.

Un jour, il reçut une nouvelle standardiste. Elle avait à peine vingt ans, voulait percer dans le théâtre, cherchait un petit copain de confiance, et râlait souvent, mais plus fort que Monsieur Coutard.

Elle était arrivée un matin, une rose en tissu rouge coincée dans ses cheveux, la démarche nonchalante et le regard assuré, lançant des saluts à la cantonade. Il n'avait jamais vu une telle aisance, une telle fraîcheur, ni un tel culot :

- Bonjour, je suis Monsieur Coutard.
- Bonjour !
- Comme Raoul, ajouta Monsieur Coutard.
- Pardon ?
- Non rien...

Il avait pourtant bien lu sur le curriculum vitae de la jeune fille qu'elle était passionnée par le théâtre et le cinéma... Lui-même était très fier de s'appeler comme le chef opérateur de Jean-Luc Godard, et cette fille lui faisait d'ailleurs penser à Anna Karina dans Pierrot le Fou. Mais apparemment, elle ne saisissait pas le rapport.

« Que des incultes », pensa Monsieur Coutard, se souvenant que personne ne connaissait le mot savant pour « renonciation ». Mais il rougissait

de plus en plus au bureau et n'arrivait pas à regarder la jeune fille trop longtemps dans les yeux, même quand celle-ci s'évertuait à lui raconter tous les potins de la société, ce qui faisait rire tout le monde. Le plus souvent, elle le faisait rire pendant qu'il mangeait un sandwich au poulet, il avalait alors une miette de travers, et manquait de s'étouffer. La jeune fille arrivait alors vers lui en pouffant pour lui taper dans le dos, et il devait se lever pour aller chercher un verre d'eau en courant.

Les jours passaient et Monsieur Coutard marchait de plus en plus en regardant ses chaussures quand il croisait la jeune fille, qui voulait toujours prendre un café avec lui pour lui raconter que Max, son dernier fiancé en date, l'avait encore fait «poiraüter dix minutes, je rêve !». Elle lui demandait aussi s'il pouvait s'arranger pour ne pas la faire travailler trop tard tel jour, car elle voulait aller au cinéma avec Max, et Monsieur Coutard changeait le planning pour lui faire plaisir. Il l'entendit dire au téléphone qu'elle adorait le dernier album de Thomas Fersen, et il sortait s'acheter des sandwiches. Il revenait avec les sandwiches et le dernier album de Thomas Fersen pour elle. Alors elle lui sautait au cou en le remerciant, et il partait aux toilettes.

Parfois, quand des femmes appelaient, il prenait une voix suave et leur demandait toutes sortes de choses entre deux indications sur la marchandise à vendre. Des choses comme « Et vous prenez des cours de peinture ? », ou, « Quel joli prénom Marie-Myriam... », ou encore « Ah c'est une très bonne idée de m'appeler de votre jardin, vous m'en voyez ravi...

il existe donc encore des oiseaux ? ». Certaines le prenaient au sérieux, et une fois, l'une d'elle se mit à l'appeler tous les jours, ce qui fit bien rire Monsieur Coutard et ses quatre assistantes.

Il trouvait de plus en plus de bons mots, à son téléphone, mais dès qu'il le raccrochait, c'était pour repartir chez lui, et enfin arrivé, il repensait avec honte qu'il avait oublié de changer un planning ou de préparer celui du lendemain. Il se préparait un couscous en boîte, avec un petit verre de vin, et passait la soirée devant sa fenêtre qui donnait sur le chemin de fer, en regardant la nuit claire. Il dormait quelques heures sur le dos les bras croisés, puis retournait dès l'aube chez Telco.

Cela faisait presque dix ans. Dix ans qu'il menait cette vie, mais depuis un an sa vie avait changé avec l'arrivée de la jeune fille. Ce qui avait changé était qu'il avait envie de changer de vie mais la jeune fille ne voyait rien.

La dernière fois qu'on vit Monsieur Coutard chez Telco, il toussait beaucoup plus que d'habitude, et répondait à tous ses téléphones en même temps, criant de temps en temps sur ses assistantes qui n'arrivaient pas à gérer tous les appels. La dernière conversation qu'il eût avec une femme au téléphone de son bureau fût la suivante :

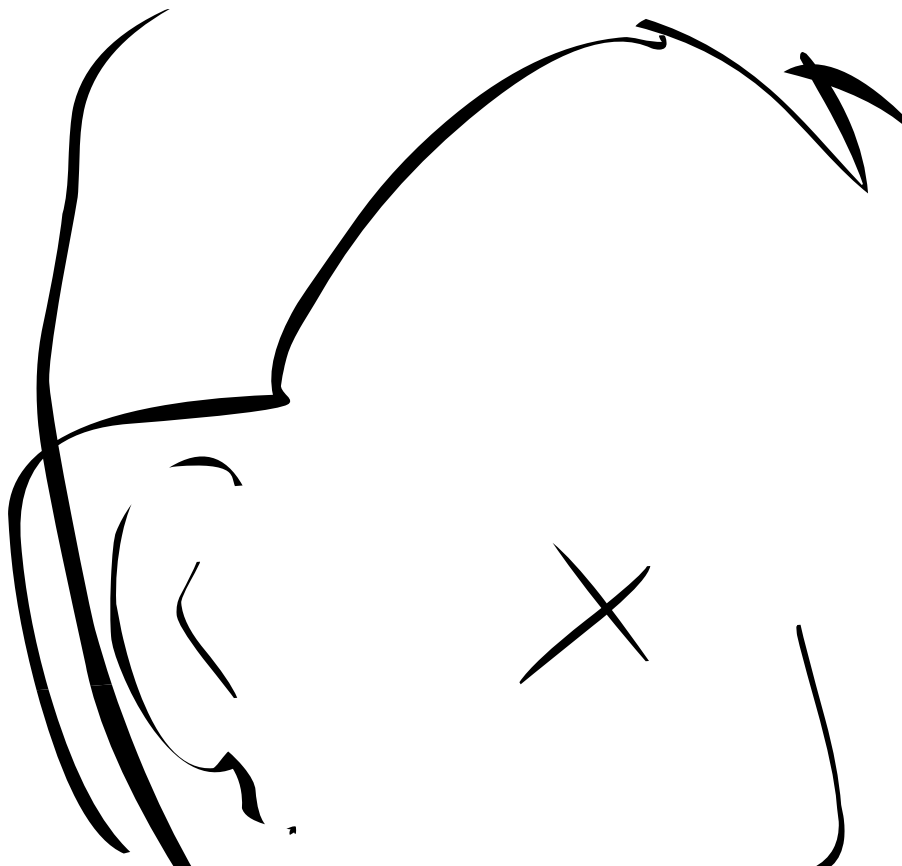
« Moi je n'enverrai jamais mon chien faire les courses, madame. Il faudrait que je lui donne mon code de carte bleue, et je ne lui fais pas assez confiance pour ça ».

Le directeur était passé à ce moment et lui avait ordonné de prendre trois semaines de vacances. Monsieur Coutard avait commencé par refuser poliment, le directeur avait pris un ton plus péremptoire, Monsieur Coutard avait haussé le ton, le directeur lui avait demandé s'il avait un chien, et Monsieur Coutard s'était souvenu que non, il n'avait pas de chien.

Le directeur avait alors signifié à Monsieur Coutard qu'il prenait ses vacances ou qu'il était licencié, et Monsieur Coutard avait commencé à protester et à tousser très fort en s'étranglant un peu, mais il céda.

Il partit seul en Auvergne, dans le calme absolu, sans les sonneries de téléphone, sans les plannings, sans ses assistantes, sans les sandwiches.

Là-bas, Monsieur Coutard toussa très fort, une fois de trop. On n'entendit plus jamais sa voix dans les téléphones de Telco, qui d'ailleurs sonnaient beaucoup moins. Et la jeune fille à la rose en tissu rouge coincée dans les cheveux, ne fit plus rire personne et n'écouta plus jamais Thomas Fersen.





Monique Thibaudin est une artiste originaire de Bourgogne. Jeune, elle étudie aux Beaux-Arts de Lyon, puis décide de «descendre» sur la Côte d'Azur pour y faire la fête. C'est à Marseille qu'elle rencontrera Viallat, dont elle suivra les cours. Dans son atelier elle se lie d'amitié avec Ben. Monique travaille sur le thème des Anti-bustes : des paires de jambes de tous matériaux, des jambes et rien d'autre, ni torse ni tête, dont le but est d'en évoquer justement la partie manquante... Vous pouvez en découvrir une photo ci-dessus.

Monique Thibaudin Plasticienne

Messages



Jérémy Taburchi

Monique,

Je vais sortir une petite revue littéraire, format poche 11x17cm avec divers intervenants, tu veux y écrire un petit texte ? ou mettre une photo ? ce numéro est sur le thème de l'aube
J



Monique Thibaudin Plasticienne

?????? l'aube? je ne connais pas, je suis plus du soir! bon courage aux lève- tôt



Monique Thibaudin Plasticienne

quand l'aube pointe le bout de son nez, je me dis:il est tant d'aller te coucher. ZZZZZZZZZZZZ



Jérémy Taburchi

non mais t'as vu l'heure ?!



Monique Thibaudin Plasticienne

eh oui je me lève

je vernis ma cougourde



Jérémy Taburchi

ahhhhhh cool, belle activité matinale !

une anti-cougourde ?



Monique Thibaudin Plasticienne

RDV avec les cougourdes, bisesss, je vais boire un café à Vallo



Jérémy Taburchi

tiens je me dis que ça pourrait être sympa de publier ce petit échange facebook dans la revue, ça te tente ? ça serait drôle

Répondre...

Réponse





Jean-Pierre Friedman est docteur en psychologie et psychanalyste, enseignant et consultant en entreprise. Réalisateur à France Culture et à la télévision suisse romande, il nous ouvre les portes de son savoir dans des documentaires sur le racisme et le pouvoir. Ancien élève de l'école des langues orientales, il garde pour l'analyse des faits de civilisation un goût particulier qu'il traduit dans ses livres. Ses derniers ouvrages, écrits d'une plume acide nous racontent la face obscure de ces hommes qui nous gouvernent.

Photo ci-dessus : «Rose cosmique», photo par le satellite Hubble de la paire de galaxies Arp 273 (photo NASA/ESA).

Jean-Pierre FRIEDMAN

« Courte réflexion à propos de l'art »

Le véritable critique d'art ne fréquente pas les galeries, musées et expositions. Il fait face à un coucher de soleil et médite dans la solitude et le silence.

La moindre plante ou le plus élémentaire des animaux (ne parlons même pas des chats), sans excepter une arête de poisson vue au microscope, témoignent d'une créativité qu'aucune oeuvre humaine ne peut égaler. L'art n'est qu'une abstraction, fonction des sens et de l'imagination de l'auteur. Il ne peut faire plus que mettre en évidence quelques caractéristiques restreintes, laborieusement abstraites d'une totalité infinie. La littérature, va un peu plus loin que les arts plastiques puisqu'elle propose à chacun de créer sa propre réalité en habillant des symboles avec des images personnelles et uniques. Les peintres contemporains ont compris la vanité de leur effort. C'est pourquoi ils ont choisi, puisqu'ils ne peuvent échapper au processus de l'abstraction, de la pousser au-delà de ses limites, dans l'espoir d'amener le voyeur à réaliser sa propre incarnation, comme avec le livre. Le peintre est un désespéré qui veut rivaliser avec Dieu. Mais Dieu ricane. Il contemple avec pitié la

cimaise du Louvre ou la Chapelle Sixtine et fait éclore une fleur. Il jette un regard méprisant sur n'importe quelle représentation peinte ou sculptée de la femme avant de mélanger distraitement les ingrédients qui aboutiront à un corps parfait, ferme, lisse, doré, odorant, gracieux, palpitant, changeant. Et quand il est las-sé de son oeuvre au lieu de l'exhiber avec suffisance dans une galerie ou un musée, il en fait une créature racornie, malodorante, criarde et puante avant de la cacher sous terre.

La vraie musique - pas le bruit industriellement produit et vendu sous ce nom - échappe seule à ce désespoir. Elle n'essaie pas de rivaliser avec Dieu mais seulement de communiquer avec Lui.

Il existe donc une hiérarchie des arts. Mais ne condamnons personne. Rien n'est plus exaltant que de vouloir égaler Dieu. Même si nous savons maintenant qu'il est mort des suites d'une dépression nerveuse. Il avait dû se rendre à l'évidence. Après un parcours artistique sans faute, il avait raté sa dernière création : l'homme.

Bibliographie partielle :

Surmonter les différences culturelles (Moci, 1995)
Enquête sur l'expatriation des Français au Vietnam (Moci, 1995)
La persuasion des petits groupes (Retz, 1971)
Au coeur du racisme (Pierre-Marcel Favre, 1984)
Du pouvoir et des hommes (Michalon, 2002)
Moi, Charles-Maurice, prince de Talleyrand-Périgord (Traboules, 2004)
Dans la peau de Sarko (Michalon, 2005)
Le repentir de Sigmund Freud (Traboules, 2005)
Le bréviaire du vieillard indigne (Michalon, 2009)
Du pouvoir et des hommes 2, (Michalon, 2011)
Du pouvoir et des femmes, (Michalon, 2012)

Professeur associé :

Ecole Nationale d'Administration (Maître de conférence), HEC (formation permanente), INSEAD (Fontainebleau), Institut Supérieur du Marketing, Ecoles supérieures de Commerce de PARIS, LYON, DIJON, LA ROCHELLE, BREST et CLERMONT-FERRAND, Institut de Gestion Sociale, CRC (Centre d'études des responsables d'entreprises). Formation des coopérants (Ministère des affaires étrangères), Association pour le progrès du management (expert), Ecoles centrales de PARIS et de LYON, SUPELEC, Université Polytechnique de KHARKOV et Institut BAUMAN de MOSCOU.



Armelle Le Gac-Renault, née à Quimper en 1962, s'initie très tôt à l'écriture et à la photo grâce à son père. A 10 ans elle développait déjà dans la cave de ses parents les photographies argentiques familiales. Elle s'installe en 1982 à Nice et navigue depuis entre ses activités de brocanteuse et sa passion pour l'écriture. En 2011 Armelle remporte le second prix du concours de poésie organisé par la Ville de Nice à la Bibliothèque Louis Nucera.

Un poème par Armelle « Rêves Sauvages »

J'ai des rêves de Nous, et de là-bas très loin,
du bout de l'horizon
Des envies de silence, de calme et de douceur,
d'un baiser à ton front,

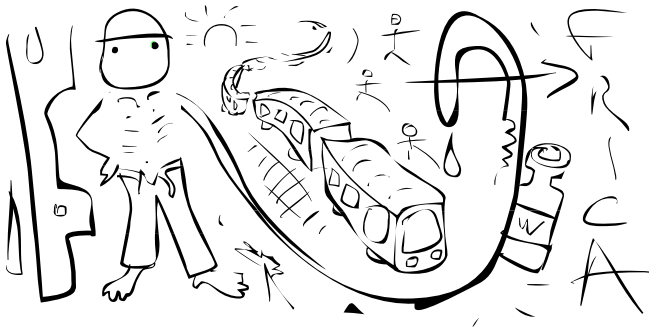
J'ai des rêves d'ailleurs,
D'un envol migrateur vers le ciel de ton cœur,
De couleurs africaines dansant dans la chaleur,
et de chants de tribus apprivoisant nos peurs,

J'ai des envies de feux crépitant dans la nuit,
Des tentations de flammes, de moiteur et d'ardeur,
De braises à fleur de peau, de jaune virant au rouge
De ma main sur ta bouche,

J'ai des envies d'amour se donnant dans la nuit,
De cendre à caresser sur le nu de ma peau,
Des tentations de femmes, de moiteur et d'ardeur,
De vapeurs d'exotisme et de sable empoigné,

J'ai des rêves indigènes, des plaisirs inviolés,
Et me changer de peau, me barioler de terres,
Me tatouer de baisers, m'échapper de l'ethnie
et ramper sur ton corps, me métisser à lui,

J'ai des rêves un peu fous, et de là-bas très loin,
Du bout de l'horizon,
Des appels de plaisir et des envies de Nous,
J'ai des rêves félins de continents lointains,
Des pensées pas très sages au nœud de mon corsage



L'Africa-Beat par Gérard Bertrand Kamdom

« Slow Train Coming »

Kamdom Gérard Bertrand (KGB) vit à Douala au Cameroun. Il est consultant juridique et social. Agé de 46 ans, il écrit depuis trente ans.

Son approche de l'art est décomplexée de toute pesanteur ethnique: il ne se considère pas comme un écrivain africain, mais comme «un écrivain du monde, et qui aime le rock'n roll».

Il a été membre du KGB's Onion Trio (KOT), groupe de rock éphémère et aime aussi la photographie, qu'il pratique en dilettante.

Extrait de l'échange d'email qui a précédé à la publication de son texte dans cette revue :

« Hey Jérémy, c'est une scène qui se déroule dans une gare rurale du Cameroun. J'étais allumé (une dizaine de Guinness) quand le train y est tombé en panne. Alors, j'en suis descendu, et j'ai flâné.

Le texte est un peu condescendant, je descendais du train, et je planais littéralement.

Bonne journée cher Ami.»

Il y a la gare ! La gare, une kitchenette, un cagibi ouvert à tous les effluves. Il y a la gare, les rails et les deux plates-bandes. La ville d'un côté et de l'autre la ville.

Il y a la gare, il y a des gens. Petits hommes, petits crieurs, piètres poulbots à pieds bots.

Il y a des gens, il y en a encore d'autres. Sur les quais, sur les pavés, en dehors, en dessus, partout...

Il y a surtout le train. Hyde terrestre, serpent ineffable. Le train exorable. Une alarme, un klaxon et les fils immatériels s'animent. Les pantins savent vivre avec éclat.

Les voilà. Eux. Ces gens. Les voici, en bas, en haut, pauvres gavroches rêches, hères demeurés de la danse de saint Guy.

Et puis, l'arrivée du train. Et leur gesticulation, et leur parade. Des yeux, des stridulations, des soupirs.

Quel beau vacarme ! C'est l'heure du négoce. Un pas, un autre pas, des doigts, des mains et que sais-je encore ?

L'horloge est si bien huilée. Mais tout automatisme a ses couacs. C'est la fin de la sonnerie : celle qui faisait la vie. Le mouvement. La voici éteinte ; et la vie avec.

Que oui ! Endormez-vous. Vive le sommeil, vive le train-train quotidien : la mort subite. Plus de train pour aujourd'hui. Laissez la gare aux gueux et autres pestiférés habituels. Trottez, mettez le cap sur la ville.

Et la ville alors ? Deux faces d'un miroir sans tain. Un miroir sans tain ! On entre d'un côté et on est happé de l'autre.

Il y a pourtant des bars, il y a des restaurants. Il y a la bouffe ; vous savez bien que la bouffe ça conserve. Eh oui ! Ça conserve de superbes amibes et de grandiloquents colibacilles et le toutim...

Il y a des bars ; carrefours inexorables et multiples. Les hommes y vont et en reviennent tout infusés d'un je-ne-sais-quoi de spécial. Mais, comme jusqu' alors la terre est toujours ronde et le ciel bleu ! faudra repasser pour Copernic s'il vous plaît.

Il y a des bars. La mort y est démocrate. Elle rôde autour des blondes, des blancs secs, des gros rouges frelatés et même des brunes volcaniques.

Il y a des restaurants. Des restaurants du cœur. Havres infortunés et affreux. Toute une lie mes frères.

Une lie et tous ces lits, branlants, usés, vieux. Bien trop vieux d'avoir supporté tous ces ans ; tous ces han puisés de la noirceur absolue.

Mais oui ! Loulou fait des émules. Et nobles en plus. Des duchesses, des comtesses, qui, savent compter. Et tout un bataillon de daMes ServanTes aux initiales douloureuses.

Elles ne sont pas toutes décaties. J'ai vu des donzelles. Des yeux torves et hagards. On dirait des odalisques effleurées par un vent aride et stérilisant.

Les voilà ! Les voilà qui passent et en nombre impair. Elles le maîtrisent le calcul. $1 + 1 = \text{Kolo}[i] : \text{MS} + \text{T} = \text{daMes ServanTes aux} ! \dots$ Mais, la lune est une équation inconnue, insolvable. Les maths rien que les maths le cal-e-cul. Hi & Vé ? Bel HIVER en perspective ! ... Et basta pour le reste. A-t-on déjà entendu pousser des fleurs, gémir des glènes artistes ?

Les maths, que dis-je les physiques : les sciences. Bon sang ne saurait mentir. Et les résultats alors ! Les notes sont éloquente. 30 mensuels au bac à ordures. L'honneur est sauf, les apparences sauvées. Dieu merci. Mais l'intérieur alors ! Pourriture et Charogne...

Essayez de vous plaindre après de la stérilité de certains exercices et l'aspect immensément positif d'autres examens...

Ah la ville ! La ville des copains, les potes, les bandes : Beat It. Voici les bandes à Mbanda,[ii] les bandes annonce. Et l'en soi bordel ! Kant ? Hein ? Actuel

est un tabac peu prisé, et la treizième de Beethoven pas mal comme symphonie hein ? Et Mozart ? Dis ! Mais oui le quartier Mozart !... Dikalo[iii] ! Dikalo !...

Pourquoi aller chez les Blancs ? Venez écouter le Pape chauve ; le Négropolitain vendu[iv]. Il conte ses aventures caféières. Hey les gars, il est lyophilisé le café. Venez vous enivrer des effluves de Gilbratar Dracula[v]. Il n'y a pas de singes aujourd'hui ; n'ayez pas peur. Ils ont regagné leur Planète et la Transylvanie est pacifiée.

J'ai soif ! Merde ! À boire ! S'il vous plaît. Pas de cette eau estampillée JPS ; c'est pas Sartre les mecs, ni John Player. S'agirait-il donc de Jaunisse-Pian-Staphylocoques ? Je ne veux non plus du bel odontol[vi] : l'African gin. Que nenni j'ai soif de tradition ! La tradition africaine.

Voilà l'arbre. Ah ! La palabre africaine ; mouais c'est bien le baobab, phallus tentaculaire du village. Le baobab centenaire et ses sujets tout autant vieux et non moins séniles.

Le voilà incommensurable le grand phallus de la tradition violentée. Ai-je bien acheté le kola rituel, le pichet de raphia, la chèvre du grand vieux, le bouc de la grande vieille, le coq de l'aïeul et l'oseille des vieux ?

Ce n'est pas bien grave. Je serais le spectateur de ce proscenium. Et puis il y a toujours quelqu'un qui paye pour les autres et les cruches fêlées. M'enfin où est la ville où est la vie ? Retour raide sur les quais. La gare bonsaï, la gare haïku, les rails. La ville d'un côté et de l'autre la ville. [...]

Et les gens, les poulbots à pieds borts, les vieux édentés, les vieux fous, les vieux tuberculeux, les vieilles malades : échantillons iniques de la mort propre. La mort maléfique qui s'infiltré à travers les interstices d'un corps en lambeaux... Les vieux agris et les jeunes fous.

Beau panel de Pétri, votre sésame est là : la vie va reprendre son cours. Le train a sifflé. Salut les gars on vous aime bien ; vous pas ? C'est pas bien grave ça.

Voilà l'hydre terrestre, le train : il arrive et va repartir. Mais comment effacer sitôt de mes yeux embués la chaleur de vos gestes et les métastases de votre vie...

01/12/93

NOTES

[i] Terme pidgin désignant le billet de 1.000 Francs CFA.

[ii] Terme pidgin désignant autrement le chanvre indien connu aussi comme Ganja, Njap, Monkey tobacco, Ndolè, etc.

[iii] Ce terme désigne le message en langue Duala.

[iv] Il s'agit évidemment de Manu Dibango.

[v] Et s'il s'agissait tout bonnement du chanteur Gibraltar Drakus...

[vi] Appellation d'une liqueur faite à base de produits locaux (maïs, manioc, cacao, vin de palme, etc.).



Chamane, artiste voyageur tatoueur

Tropique du Nissart

Formé à la scuola politecnica di design de Milan, Chamane a tiré de cet enseignement de designer et d'architecte d'intérieur un regard sur son temps ; voulant se libérer des images dont la société est sans cesse abreuvée : non pas en les niant, mais en se les réappropriant. En soulignant les paradoxes et les ambiguïtés de ces symboles universels qui dominent notre société contemporaine et transforment l'être humain en consommateur...

Nourri par les mouvements POP AMERICAIN et UNDERGROUND, Chamane se définit comme un «guerrier pacifiste» qui souhaite rendre l'art plus accessible... Chamane considère ses oeuvres comme des totems, délimitant nos univers personnels respectifs ou, comme des fenêtres ouvertes sur une monde qu'on ne cesse de recolorer afin d'éviter de la voir devenir définitivement grise. Mais invariablement, il souhaite que l'oeil puisse s'y fixer de jour comme de nuit, en utilisant dans sa peinture des pigments phosphorescents qui permettent ainsi à la toile de scintiller dans le noir, faisant apparaître l'essence même de l'oeuvre.

De cette quête naît un univers très coloré, peuplé de personnages étranges, dans lequel l'émotion prévaut et s'exprime... L'artiste, en 2005, lors d'une exposition à Barcelone, a suivi un apprentissage de tatoueur, lui permettant ainsi de changer de support, tout en restant dans son univers.

Chamane explore de nouveaux horizons en s'étant installé au Mexique depuis 2009. Il est ainsi plus proches des USA où il collabore avec FA+D à Los Angeles.



Chamane en plein travail au Mexique

Comment édite-t-on une revue de ce type ?

La minute commerciale et nécessaire

Cette revue est aimablement aidée par Baie des Angés éditions sur un plan technique, légal et financier.

Michel Bounous, l'éditeur en question, m'a demandé en échange de faire la promo des artistes qu'il représente, à savoir Patrick Moya et moi-même (merci pour eux).

Vous avez pu ainsi découvrir le publi-rédactionnel concernant le livre «l'Art dans le Nuage» en début de revue, et en ce qui me concerne je rappellerai l'existence de mon livre, dont je suis toujours très fier : Des Artistes sous Antibios.

Ce livre dont vous pouvez découvrir la couverture sur la page de droite est un recueil de fausses biographies d'artistes niçois, tous des amis, dont je connais un peu les caractères et les personnalités. J'ai déformé avec délectation dans cet ouvrage quelques-uns de leurs traits marquants.

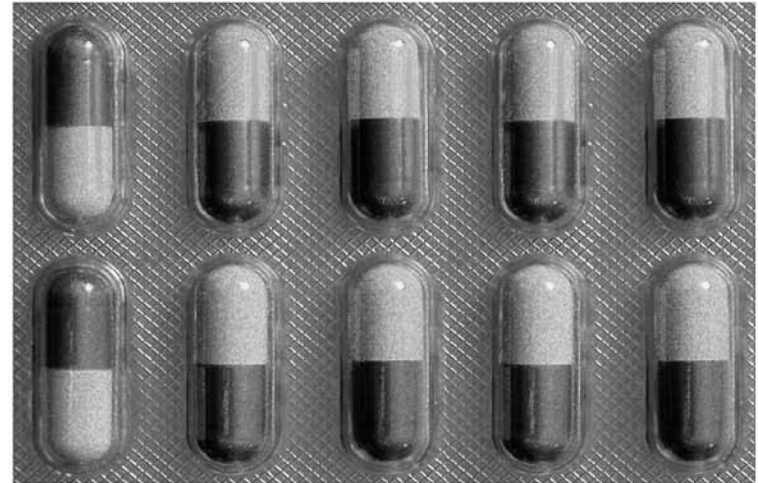
De Jean Mas j'ai fait un dangereux agresseur, du calme Peter Larsen un coureur de jupons en fuite, de Gabriel Martinez qui aime les spotligths, un mineur de fond dans la seule mine de charbon de Nice située sous le Cours Saleya.

Bref ... tout est inventé, tout est ludique !

Procurez-vous le livre sur le site de Baie des Angés :
www.baiedesanges-editions.com

Jérémy Taburchi

Des Artistes sous Antibios Volume 1



Jérémy Taburchi

Contacts et remerciements

Rédacteur en chef, fondateur de la revue

Jérémy Taburchi
jtaburchi@orange.fr
www.taburchi.com

Rédactrice en chef adjointe

Annabelle Ruchat
annabelleruchat@gmail.com

Remerciements

Les membres du groupe Testa di Can, ainsi que le Comité de Rédaction de la Revue Lou Can, remercient les personnes suivantes, qui, grâce à leur soutien financier, ont pu permettre la sortie de ce numéro de Lou Can :

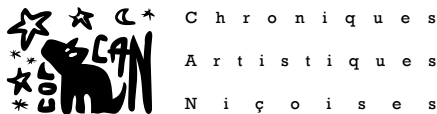
Michel Bounous

de Baie des Angés éditions
www.baiedesanges-editions.com

A tous les artistes et à toutes les personnes citées dans cette revue.

Contacts

www.lou-can.fr et sur Facebook®



Cette revue est éditée par

Media 377

60 Bd Guynemer - 06240 Beausoleil - France

Web : www.media377.com

Responsable éditorial : Jérémy Taburchi

Premier numéro, tiré à 200 exemplaires,
édition en date du 01/03/2012.

Ce livre a été imprimé en France par ICN
Z. I. des Saligues - 64300 Orthez

**Les auteurs des textes, photos et dessins présentés dans
cette revue demeurent propriétaires de leurs droits
d'auteur et responsables de leurs contributions. A ce titre,
aucune reproduction n'est autorisée par un tiers sans leur
accord.**

“Olympe”

Gabriel martinez

Tous droits réservés pour tous pays,
sauf autorisation écrite.

Pour nous contacter : info@lou-can.fr

Numéro ISSN en cours.

www.lou-can.fr



Couverture d'après la
photo d'une peinture
par Eve Carton

Lou Can en niçois, c'est Le Chien. C'est aussi, dans le cas de cette revue, l'acronyme de **Chroniques Artistiques Niçoises**.

Mais pourquoi éditer une revue, dans ce format, en 2012 ? Internet, les blogs, les réseaux sociaux, n'ont-ils pas permis à tous les artistes et écrivains de s'exprimer librement ? Certes oui.

Néanmoins, à l'origine de ce projet, existait l'envie de s'inscrire dans une certaine tradition. Une nostalgie même, peut-être... Et si c'était *réellement* mieux avant ?! Cette explication serait incomplète si elle n'intégrait pas l'ambition pragmatique de donner un corps physique aux contributions des participants à cette revue. Leur oeuvre méritait bien le charme discret de ces quelques feuillets de papier.

A l'*Aube* (thème de ce numéro) de futurs technologiques improbables, souhaitons que l'art ne se contente pas seulement d'être un écho aux changements du siècle, mais en redevienne aussi un acteur.

www.lou-can.fr

5 €